



Vincent Gracy

Québécois beau parleur

Le Jour des corneilles de Jean-François Beauchemin
(Libretto, 2013)

« Aussi je dis : heureux soit le parleur, car avec ses mots il est pareillement au bourgeois qui voit à l'intérieur de ses semblables, qui les démembre, les éviscère, mais sans user pour autant de son coutelas, et déchiffre leurs teneurs, et traduit la substance de leurs cœurs, et voit ainsi véritablement l'amour. (...) Heureux, heureux, les parleurs ! Car ils avancent sur la vie et reculent l'horizon de la mort, peuplée de taiseurs ! »

Pour nous autres centrés de France, le québécois est une épreuve de modestie. L'exotisme linguistique de nos cousins d'outre-Atlantique, plus encore qu'à l'accent ou l'usage, tient à l'âge. Nous sabirons un français chaloupant dans l'inventive corruption du présent. Celui qu'ils parlent campe accompli dans un passé mi-précieux mi-paysan, tirant ses ressources créatives du savoir expérimenté, non des aléatoires modes du jour, demain démodées. S'inspirant de Petitjean et Lahire comme de Rabelais ou Racine, le québécois sur l'essentiel demeure le français classique tel qu'il a été porté à son idéal d'intensité lexicale et syntaxique aux alentours des XVI^e et XVII^e siècles. Certains cousins, il est vrai, semblent prendre un malin plaisir à pousser le bouchon encore plus loin – ou plus ancien.

Jean-François Beauchemin, lisiblement, est de ceux-là.

Né en 1960, Jean-François Beauchemin a longtemps travaillé à Radio-Canada comme rédacteur, concepteur et réalisateur. Il écrit en parallèle et commence à publier à la fin des années 90. En 2004, très gravement malade, il sombre dans le coma. Revenu à la vie, il abandonne la radio et se consacre entièrement à l'écriture. Deux livres, coup sur coup, lui font connaître le succès public et critique : *Le Jour des corneilles* et *La Fabrication de l'aube*, premier volume d'une trilogie dans laquelle il relate son expérience de la maladie et la dormante latence de la beauté au cœur même de la tragédie du monde.

Le Jour des corneilles (première édition : Les Allusifs, 2004) a reparu en poche chez Libretto en 2013. Pure fiction ? Oui, dans le sens où le récit nous emporte quasi hors de tout référentiel convenu. Pas tout à fait cependant, dans la mesure où le narrateur y dialogue au quotidien avec la mort que l'auteur vient de frôler de si près quand il écrit son roman.

Deux hommes, père et fils, vivent dans une complète autarcie et une complète hostilité du monde au fond des bois. Or tout ce qui vit finit par mourir au fond des bois. Il semble néanmoins que mieux vaut mourir une bonne fois s'étant donné à l'amour que survivre longtemps sans avoir jamais accédé au sentiment accordé ou reçu. Même au fond des bois.

Philosophie de pauvre, diront certains.

Certes, ces certains pourraient avoir raison. Dans un monde sans poésie par exemple, dénué du cœur et du dire. Mais la prouesse chez Beauchemin réside moins dans la pensée que dans le mot. C'est le fils qui raconte. En usant pour cela d'un langage régressif, inédit, stupéfiant. Où le romancier a-t-il été chercher le vocabulaire et les structures langagières qu'il prête à son héros ? Du côté de Villehardouin peut-être, de Froissart, de Commines... Nous sommes plongés dans un médiévisme de chroniqueurs, assez pur pour être crédible, trop impur pour être cru. Sommes-nous encore dans la littérature ou naviguons-nous déjà dans l'artifice ? Comment ne pas se laisser saisir dans tous les cas par la munificence pour ainsi dire gracquo-nervalienne (Gracq et Nerval, ces pétris d'idéal médiéval) de cette description qui nous donne envie de crier : « *Valois-Nerval, Belle Province-Beauchemin, même combat !* » ?

« Et toujours des saisons paraissaient, s'établissaient puis repliaient, abandonnant à la forêt leurs pluies, leurs bêtes nouvelles, leurs sociétés d'oiseaux, leurs brigades de tanières, leurs branches engrossées. Par printemps, l'air s'échauffait et gonflait de sève arbres et boqueteaux. En arrière-saison, les cieux ornaient le monde du rideau souple des averses. Ramures saignaient puis lâchaient leur cargaison de feuilles comme pages déchirées. Bourrasques s'en emparaient, et c'était tout le récit de l'été qui s'envolait. Venaient ensuite neigettes, déposant couvercle sur l'étang et capiton de ouate sur toutes choses. En leurs trous, ratons, putois, belets, marmottes et ours entamaient ample roupil, et patientaient sous chairs ensiestées que rebroussent herbettes. La forêt elle-même stoppait sa vie en attendant que lombrics, faufilets en leurs couloirs, recommencent à manger la terre.

Et en effet, la terre un jour se défigeait, et oisillons s'envolaient des nids, et cieux nouveaux se recomposaient. »

Heureux soient les beaux parleurs qui racontent singuliers l'histoire toujours redite de nos saisons finies !

Heureux, heureux, soit le bel écrivain Jean-François Beauchemin !